

LES DÉRIVES DE LA PHILOSOPHIE DÉCORATIVE.
POSTMODERNISME, POSTSTRUCTURALISME, POSTHUMANISME
Frédéric Vandenberghe

La Découverte | « [Revue du MAUSS](#) »

2018/1 n° 51 | pages 27 à 45

ISSN 1247-4819

ISBN 9782348036064

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-du-mauss-2018-1-page-27.htm>

Pour citer cet article :

Frédéric Vandenberghe, « Les dérives de la philosophie décorative.
Postmodernisme, poststructuralisme, posthumanisme », *Revue du MAUSS* 2018/1
(n° 51), p. 27-45.
DOI 10.3917/rdm.051.0027

Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.

© La Découverte. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

I.

***Le bon, le juste et le beau.
Pour en finir avec
la critique
critique***

Les dérives de la philosophie décorative.
Postmodernisme, poststructuralisme,
posthumanisme

Frédéric Vandenberghe

Maintenant qu'on célèbre le cinquantenaire de la révolution mondiale antisystémique de Mai 68, il est peut-être bon de se demander comment le monde sera en 2068. Quand les idées sont descendues dans la rue, elles ont façonné le monde et l'ont transformé, pour le meilleur comme pour le pire. La révolution de la déconstruction a construit le monde d'aujourd'hui et elle l'a fait en défaisant nos conceptions du bien, du beau et du vrai. Si je ne tenais pas tellement à la vie, je serais même tenté de remplacer le *verum factum* de Vico par le *malum factum* d'un Adorno. Le mal, le moche, le faux sont partout et ils avancent comme s'ils avaient le diable au corps. Les lecteurs du *Nouvel Esprit du capitalisme* savent que le capitalisme s'est renforcé en incorporant progressivement la « critique artiste » de l'aliénation pour fluidifier ses structures et s'adapter à un environnement bien plus compétitif. Dans les premières pages de leur grand livre, Boltanski et Chiapello [1999] pouvaient encore écrire que le capitalisme va bien, tandis que la société va mal. Désormais, nous savons que la société va de mal en pis, mais nous ne savons même plus si l'économie va bien. Nous savons qu'elle domine le monde et qu'elle conduit, lentement mais sûrement, l'humanité à sa propre destruction. Nous avons changé d'époque et nos analyses d'hier ne valent plus pour demain. Ce

qu'on qualifiait encore, il y a peu, de « modernité tardive » (Giddens, Beck, Bauman), voire même de « postmodernité » (Lyotard, Harvey), a fait long feu. Nous sommes entrés de plein fouet dans la « seconde postmodernité », si ce n'est dans la « postmodernité tardive ». Sans doute, nous voulons en sortir, mais comme nous ne contrôlons plus les forces économiques, technologiques, politiques et militaires que nous avons déchaînées, nous assistons atterrés au spectacle désolant du passage d'une époque. Il faut dire qu'on espérait quand même une autre fin du monde.

Dans les pages suivantes, je présenterai brièvement la nébuleuse de l'après-pensée 68. Dans un premier temps, j'analyserai la pensée postmoderne et les *Studies* ; dans un second moment, le constructivisme et les *Science Studies* et, dans un troisième, le posthumanisme et les techno-sciences. La critique de la critique que je propose ne doit, cependant, pas faire oublier ce que nous avons appris du postmodernisme, du poststructuralisme et du posthumanisme. Précisément parce que nous ne partageons pas les mêmes présupposés, l'après-pensée 68 nous rend conscients de notre propre parti pris moderniste, réaliste et humaniste et nous aide, par là même, à les déconstruire et à les dépasser¹.

Le postmodernisme et les *Studies*

Le postmodernisme défie toute définition. Il inclut des auteurs comme Lyotard, Baudrillard et Foucault, même si ce dernier s'en est explicitement distancé. Les racines du postmodernisme se situent dans la crise intellectuelle du marxisme occidental. Comme symptôme de son temps, il exprime l'incrédulité générale envers les philosophies de l'histoire qui promettent un futur radieux, tout en étant complices de la perpétuation de la domination. Le postmodernisme évite toute référence aux « mécanismes causaux » fondamentaux qui produisent les phénomènes, à la « structure profonde » qui commande les événements ou aux « grands récits »

1. Le texte a été traduit de l'anglais par Henri Vaugrand et fait partie d'une réflexion plus ample sur le réalisme critique qui sera publiée en français dans « La Bibliothèque du MAUSS ». Je remercie les éditeurs de la *Revue du MAUSS* pour leur soutien et leur sollicitude.

qui conduisent l'histoire. Évitant la profondeur et favorisant la superficialité, il flotte à la surface des choses et des textes – les choses-comme-textes – et s'y attarde. En dépit de sa dénonciation répétée de tous les discours académiques, il se fonde fortement sur une série d'injonctions antiphilosophiques :

Tu ne tisseras pas de grands récits historiques, ne construiras pas de grandes représentations sociales, n'entretiendras pas des idéaux utopiques élevés, ou ne penseras pas des pensées philosophiques profondes².

Avec l'avantage de la rétrospection, nous pouvons maintenant comprendre le postmodernisme, qui est d'abord apparu comme mouvement dans l'architecture et les arts [Connor, 1989], comme tentative systématique d'introduire les questions esthétiques de la représentation dans la philosophie en général et l'épistémologie en particulier. Quand ce motif esthétique, qui considère chaque représentation comme une version possible de la réalité, est étendu aux sciences, l'ontologie devient un exercice de « philosophie décorative³ » : n'étant plus une présupposition de la science, la réalité devient le « pro-jet » et le « pro-duit » de ses re/présentations. Comme les arts, les discours scientifiques (textes sans auteurs) sont supposés « jouer » (*perform*) les réalités qu'ils (soi-disant) décrivent. Sous le discours, en dehors du texte, entre les lignes, il n'y a rien, selon les postmodernistes, ou plutôt : rien que *du texte*. Des textes, des discours et des signes qui prolifèrent et disséminent. Des discours et des textes sans référents, mais remplis de renvois et de références à d'autres textes. Déconstruite, la réalité (sans guillemets ou, comme le dit Judith Butler, avec des « guillemets invisibles ») est textualisée et réapparaît en tant que « réalité⁴ ». Selon les après-modernistes, la réalité est, au mieux, une chose-en-soi à laquelle nous n'avons aucun accès ; au pire, une réification du discours qui se présente comme nature et interdit de ce fait la prolifération d'autres discours et la réalisation d'autres mondes.

2. Hoy et McCarthy [1994, p. 218] ; voir également Vandenberghe [2006b].

3. Le terme de « philosophie décorative » est adapté de la critique incisive de la « sociologie décorative » de Rojek et Turner [2000], par laquelle ils désignent « une branche de l'esthétique moderne qui est consacrée à une lecture textuelle et politisée de la société et de la culture ».

4. De ce point de vue, Judith Butler apparaît davantage comme une théoricienne de la transtextualité que de la transsexualité.

Dans les lectures textuelles et politisées de la « réalité », il y a toujours un sous-texte politique à trouver dans les marges, qui est réprimé et qui permet de relire le cœur du texte à rebrousse-poil. Bien trop souvent, les lectures politisées postmodernes de la pratique scientifique ont mené à la confusion entre les registres politique et philosophique – comme si le politiquement correct pouvait prévaloir sur l’exactitude épistémique !

Quand des textes scientifiques sont lus comme n’importe quel autre genre de texte, la distinction entre la science et la littérature s’effondre. Du point de vue du réalisme critique [Archer et Vandenberghe, 2018], la confusion des registres et des genres inverse de façon typique l’épistémologie et l’ontologie. Au lieu de considérer les visions alternatives de la réalité comme des visions différentes de la même réalité, la distinction élémentaire entre les descriptions du vrai et ce à quoi elles se réfèrent est déconstruite, avec pour résultat que les interprétations sont tout simplement coupées de la réalité et que le relativisme peut se donner libre cours. Non seulement le postmodernisme se dispense d’une théorie des correspondances, mais il exclut également de façon explicite les théories discursives de la vérité. Sans engagement au dialogue, à la discussion et au consensus, la « fusion des horizons » qui marque chaque tentative véritable de compréhension est rendue impossible. Entre les différentes communautés de langage, il n’y a aucune tête de pont. Seulement de la différence, de l’incommunicabilité et de l’incommensurabilité. Si Habermas introduisait l’herméneutique dans les sciences pour délimiter le mandat des sciences naturelles, les postmodernistes universalisent l’herméneutique par-delà ses limites, avec pour résultat que les sciences naturelles sont maintenant vues comme une branche des sciences humaines.

En dépit des apparences, le « post » du postmodernisme, du poststructuralisme et de tous les autres « post-ismes » est un marqueur spatial plus que temporel. Le préfixe indique ce qui est arrivé à la *French Theory* [Cusset, 2005] quand elle a traversé l’Atlantique et quand la philosophie décorative a fait son entrée dans les départements américains de littérature comparée. Quand le même processus de dislocation se produit en sciences sociales, les divers post-ismes philosophiques engendrent pléthore d’investigations postdisciplinaires sur les connexions qui relient le pouvoir au discours : les dénommées « *Studies* » (par exemple,

les *Culture, Media, Science, Gender, Subaltern, Post-Colonial Studies*) qui entrent en concurrence directe avec les sciences sociales jusqu'à les plonger dans le désarroi (comme le montre la crise de l'anthropologie).

L'impact du marxisme culturel gramscien et de la généalogie foucauldienne sur les *Studies* peut difficilement être sous-estimé⁵. Quel que soit le domaine de ces *Studies* – la culture, le genre, la classe, la caste, la race ou leurs intersections –, les sociologies et anthropologies décoratives variées – toutes confondues – sont devenues tout à fait ingénieuses en explorant et en exposant les connexions cachées entre discours, pouvoir et pratiques. Cet amalgame sophistiqué d'une analyse poststructuraliste des discours, de la généalogie foucauldienne du savoir/pouvoir et des pratiques wittgensteiniennes est devenu si commun de nos jours qu'on pourrait aisément le définir comme le Nouveau Consensus Orthodoxe – le poststructuralisme remplaçant le positivisme, la déconstruction le fonctionnalisme et la contingence l'évolutionnisme de la synthèse structuralo-fonctionnaliste de Talcott Parsons. Par une généralisation et une concaténation de lectures suspicieuses de Marx, Nietzsche et Freud (ou Althusser, Foucault et Lacan), discours, textes et images sont réduits à la réalité de la violence qu'ils expriment autant qu'ils la cachent. C'est ainsi que fonctionne l'idéologie : les représentations de la réalité dans le langage ne répriment pas tant qu'elles ne produisent à la fois les sujets et les objets de la connaissance comme des objets qui sont « arraisonnés » par les discours qui leur donnent une existence et les soumettent aux fonctionnements subtils de la gouvernance et du pouvoir. Toute

5. Gramsci était, naturellement, la référence centrale de Stuart Hall, aussi bien que d'Ernesto Laclau, Chantal Mouffe et Ranajit Guha. Tandis que Stuart Hall est la figure fondatrice des études culturelles britanniques (*British Cultural Studies*) (qui se sont transformées en postmodernisme quand elles sont arrivées aux États-Unis), *Hegemony and Socialist Tragedy* [Laclau et Mouffe, 1985, traduit en français en 2009], qui formalise la logique inclusion/exclusion de la déconstruction, est considéré comme un classique du poststructuralisme. Ce qu'il reste des *Cultural Studies* s'est désormais fondu dans les études foucauliennes sur la gouvernementalité (*Governmentality Studies*) et le postcolonialisme (*Postcolonial Studies*). Les études subalternes indiennes (*Subaltern Studies*) ont également fait leur marché chez Gramsci, mais, à partir du volume VI des *Subaltern Studies* [Subaltern Studies Collective, 1999], elles ont commencé à se mélanger avec le postcolonialisme d'Edward Saïd et sont arrivées à New York, où elles ont pris un virage nettement postmoderne.

la question de l'exercice interprétatif des *Studies* semble consister en l'exposé de la façon dont la classe, la caste, le genre et/ou la race apparaissent et interagissent dans les fissures et les crevasses du discours. Une fois le sous-texte du pouvoir dé/couvert, l'auteur laissera entendre d'autres voix qui attendent d'être libérées des marges du texte. Par l'identification avec l'autre exclu du et dans le texte, l'analyste prétend en subvertir le noyau et, de la sorte, précipiter l'effondrement de la Raison.

Malgré leur position antiphilosophique et leur attaque globale du logocentrisme occidental, les *Studies* ont, cependant, quelque chose d'important à offrir à la théorie sociale⁶. Si elles surmontent leur éclecticisme et entrent dans un véritable dialogue avec la théorie sociale, elles pourraient légitimement prétendre continuer la tradition honorable de la théorie critique – avec la sophistication philosophique de la première génération de l'École de Francfort, la responsabilité morale de la deuxième, l'engagement pour l'analyse sociologique de la troisième et la sensibilité convivialiste de la quatrième⁷. L'impulsion à libérer l'Autre de la Raison et aller au-delà des pièges de la pensée « ensembliste-identitaire » n'est pas nécessairement régressive. Il y a là une voix morale véritable qui devrait être entendue et écoutée [Honneth, 2000, p. 133-170]. De la même manière que les invocations de Derrida et de Lévinas à propos de l'altérité résonnent avec les réminiscences de la *mimesis* d'Adorno, le travail ultérieur de Judith Butler [2005] sur les récits personnels embrouille utilement certaines des complexités de la théorie de l'identification de Honneth.

De même, avec leur sensibilité pour les voix de la périphérie, les *Studies* pointent du doigt certaines des œillères évidentes de la vieille pensée européenne. Vivant au Brésil, je me suis souvent demandé si les théories qui sont importées du centre ne gênent

6. Caillé et Vandenberghe [2016] plaident pour le développement d'une théorie sociale « néoclassique » à partir d'une nouvelle synthèse de la théorie sociologique, de la philosophie morale et politique, et des *Studies*.

7. Pour peu que l'on veuille vraiment reconnecter la *French Theory* à l'École de Francfort, on pourrait tout aussi bien considérer Bourdieu comme un héritier légitime et cependant non reconnu d'Adorno. Le rapprochement récent de l'École de Francfort (autour de Honneth) et de la sociologie pragmatique française (autour de Boltanski) rétablit le lien. Voir Boltanski et Honneth [2009] et Frère [2014]. Avec son grand, gros et admirable livre sur la résonance, Hartmut Rosa [2016] peut être considéré comme le représentant majeur de la quatrième génération de l'École de Francfort.

pas plus qu'elles n'aident à comprendre la vie dans les anciennes colonies. Colonisation du monde de la vie (Habermas) ? Ici, c'est le monde de la vie qui corrompt et colonise le système : le coup d'État parlementaire et la corruption généralisée du système politique confirment malheureusement la pérennité du patrimonialisme et la fragilité de la démocratie. Routines et reproduction du système (Giddens) ? Ici, les acteurs doivent sans cesse improviser pour s'adapter au système et pour le maintenir. Surveiller et punir (Foucault) ? Ici, les prisons n'ont pas de cellules pour différents détenus mais, reproduisant la violence du monde extérieur dans ses murs, elles sont en grande partie des reproductions des anciens quartiers pour esclaves. Pour faire fonctionner des théories, on doit systématiquement les lire à contre-courant, les tordre et les démonter, puis les rapiécer de manière différente. Au lieu de plaider pour la « *Southern Theory* » comme une alternative postcoloniale à la théorie métropolitaine [Connell, 2007], on pourrait aussi bien confronter la théorie métropolitaine à l'ensemble du Sud et l'engager de manière critique sur ce nouveau terrain, où ses limitations seront découvertes en même temps qu'elles seront surmontées dans une théorie remodelée et faite sur mesure. Ainsi comprise, la théorie sociale postcoloniale n'est pas un genre d'investigation qui offre une alternative aux théories du centre, mais une tentative d'appliquer des théories métropolitaines pour donner du sens à des situations locales que les théories standards ne pourraient pas même imaginer. Comme le dit Michael Burawoy :

La véritable bataille n'est pas contre les hégémonies dominantes, mais sur le terrain de ces hégémonies en se les appropriant, en les réagencant et les reconstruisant au sein de nouveaux contextes. Le problème n'est pas tant avec la théorie occidentale qu'avec ce que nous en faisons une fois qu'elle arrive au Sud [2015].

Le constructivisme et les *Science Studies*

Comme les autres *Studies*, les *Science Studies* sont apparues soudain comme une tentative de ramener les discours, les textes et les représentations à leurs déterminations historiques, sociales

et culturelles⁸. Afin de radicaliser le projet mannheimien d'une sociologie de la connaissance, radicalisation qui passe par une extension de la connaissance à la science en tant que telle, le « programme fort » de l'École d'Édimbourg a proposé d'étudier la « détermination existentielle » de la pensée scientifique sans aucune restriction. Tandis que Karl Mannheim avait en grande partie exempté les sciences exactes, comme les mathématiques, la géométrie – et également l'« économie pure » ! – de son enquête [1974, p. 43] –, prétendument parce que des vérités comme $2 \times 2 = 4$ sont simplement la Vérité et, par conséquent, non assujetties à la variation sociohistorique, David Bloor [1983] a recommandé une approche causale, impartiale, symétrique et réfléchie de la vérité et de l'erreur. La détermination sociale de la science n'est pas seule à dépendre de déviations idéologiques ; la vérité elle-même est socialement produite et construite.

Une fois le génie du relativisme sorti de la bouteille, les *Science Studies* britanniques sont devenues frénétiques. Dans leur course de fond, une variété d'écoles – l'École de Bath avec Harry Collins et Trevor Pinch, l'École de York autour de Michael Mulkay, l'École de Brunel autour de Steve Woolgar – a commencé à essaimer durant les années 1980. D'une manière ou d'une autre, toutes ont été influencées par l'ethnométhodologie de Garfinkel et chacune a aspiré à être plus radicale que l'autre. Dans une permanente surenchère, elles « jouaient des coudes » [Pickering, 1992]. Essayant toutes les positions – de la construction sociale des faits scientifiques et de la destruction sociale des objets technologiques à la déconstruction littéraire et à l'expérimentation stylistique –, le principal travail des *Science Studies* a consisté en grande partie en l'application de quelques méthodes éprouvées de contextualisation sociale, culturelle et historique de la pratique scientifique qui démontraient comment les thèses de la « surdétermination » des faits par les théories et de la « sous-détermination » des théories par les faits

8. Dans ce qui suit, je me concentrerai principalement sur des études dans la SSK/SCS (Sociologie de la connaissance scientifique) et les STS/ETS (Études de la science et de la technologie), laissant de côté HPS (Histoire et philosophie de la science) et HST (Histoire de la science et de la technologie). La meilleure vue d'ensemble des premières *Science Studies*, de Merton à Latour, est donnée par Michael Lynch [1993]. Depuis les années 1990, la SSK/SCS a perdu de son mordant et s'est rangée dans les banlieues aisées de la recherche.

fonctionnent dans n'importe quel cas concret. Prenons un exemple empirique : un homme mort gisant sur un sol poussiéreux avec une balle dans la tête [Grint et Woolgar, 1992, p. 153-167]. Bien que tout indique qu'il a été tué par arme à feu, on peut toujours remettre en cause le fait et le déconstruire *ad libitum*, alléguer que ce ne sont pas des pistolets, mais des gens, qui tuent, remettre en cause la signification du pistolet aussi bien que l'expertise de la police et du médecin légiste, en appeler aux différentes conceptions de la mort dans les autres cultures, et ainsi de suite. La manipulation des faits déconstruit la distinction entre le physique et le social. Elle amortit la balle qui, malgré l'âpre évidence, ne frappe jamais sa cible.

Malgré la concurrence intense et la médisance occasionnelle, tous les protagonistes ont été unis dans leur rejet des injonctions normatives de la philosophie des sciences. Par une série bien ordonnée de déplacements concertés, ils ont déplacé le curseur de la recherche scientifique de la prescription vers la description, de l'internalisme vers l'externalisme, de la logique à la dynamique, de la théorie à la pratique, mais aussi du transcendantal vers l'historique, du global au local, du macro au micro, du raisonnable à l'irrationnel, et bien au-delà. S'ils avaient une mission, c'était de réfuter toute philosophie prescriptive de la science et de démontrer empiriquement que Logique, Raison, Réalité, Vérité, Progrès et ainsi de suite expliquent difficilement les pratiques scientifiques. Bref, que l'on peut aussi bien faire sans ces « gros mots ».

S'accusant mutuellement de perdre leurs nerfs, ils sont entrés dans les laboratoires pour étudier la science là où elle se faisait et ont montré que les scientifiques, comme les cuisiniers et nous tous, ne faisaient que patauger, inventant des théories, amassant des données, fabriquant leurs faits, construisant des réseaux, pratiquant le trafic d'influence, usant de rhétorique et présentant le résultat en tant que vérité scientifique. Par la suite, une fois que chaque couche de la science eût été remise en cause et enlevée, et que la totalité de la science eût été présentée comme une construction sociale, les provocations des études sociales des sciences devinrent fastidieuses, répétitives et compulsives, comme le jeu d'un vieux clown⁹.

9. « Death and furniture » [Edwards *et al.*, 1995] est, peut-être, l'exemple le plus brillant et le plus hilarant du point jusqu'où les constructivistes radicaux sont prêts à aller dans leur critique du réalisme et leur défense du relativisme. Pour réfuter

Sans les talents et les charmes de Bruno Latour, un socio-anthropologue postmoderne français avec un fond théologique, les STS se seraient établies comme science normale de la science. Présenté parfois comme un charlatan, Latour a cependant non seulement rénové les *Science Studies*, mais s'appuyant sur une foule d'auteurs, comme Deleuze et Tarde – mais également Greimas, Serres, Simondon et Leroi-Gourhan, à peine connus en dehors de la France –, il a également intégré la théorie de l'acteur-réseau dans une théorie générale de la société ambitieuse, novatrice et provocatrice [Vandenberghe, 2006a].

Pour faire court, je résumerai ses travaux en trois points :

1. *La science est sociale* [Latour, 1988]. Dans leur « technographie » d'un laboratoire scientifique en Californie, Latour et Woolgar ont montré comment les faits scientifiques sont littéralement construits et fabriqués par les scientifiques. Travaillant avec des « outils d'inscription » qui re-présentent la nature sur le papier et ramènent la réalité à une surface plane, les scientifiques étaient occupés à transformer les rats et les produits chimiques en des séries de taches, de graphiques et de figures qui puissent être intégrés à leurs articles. À mesure que leur vision de la nature était admise par leurs collègues, qui citaient leurs travaux, la représentation scientifique de la nature s'est progressivement durcie et transformée en fait scientifique (« *blackboxed* »). Quand les guillemets ironiques entourant la « nature » ont été par la suite retirés, la nature a fini par apparaître comme quelque chose qui n'a pas été fabriqué, mais découvert par le scientifique. En dépit d'hypothèses constructivistes radicales, on ne devra cependant pas conclure trop rapidement que Latour est antisience. Son travail sur les publications scientifiques vise à montrer comment les scientifiques construisent la nature comme fait scientifique par une « cascade de représentations » qui décrit la nature de manière de plus en plus précise. On ne

les arguments de fond contre le relativisme qui placent des limites sur ce qui peut être traité comme socialement construit, les auteurs analysent et déconstruisent les « meubles » (« Paf ! Paf sur la table ! », la force de la frappe prouvant l'existence d'une réalité qui ne peut pas être niée) et la « mort » (l'Holocauste, la misère, la pauvreté et d'autres horreurs qui ne devraient pas être niées) en tant que deux tropes rhétoriques conventionnels en épistémologie et en politique. Tandis que l'invocation des « meubles » efface le travail de la représentation, la mention de la « mort » clôt la discussion.

devra pas davantage conclure qu'il est antiréaliste. Bien entendu, il est toujours vu comme constructiviste, mais finit habituellement comme une sorte de réaliste¹⁰. Par conséquent, mon conseil est de lire ses livres comme on lit les *Mille et Une Nuits* : d'arrière en avant, en commençant par la dernière page et en lisant son apport comme une description « phénoméno-technologique » maline de la construction matérielle des faits scientifiques.

2. *La société est naturelle* [Latour, 1996]. Les faits scientifiques sont socialement construits, mais ne peuvent pas être réduits au social parce que le social se compose également des objets mobilisés pour le construire. Pendant trop longtemps, la société a été analysée par les sociologues comme une communauté d'humains (sujets), sans comprendre que la société est impossible sans des non-humains (objets) qui stabilisent les relations sociales et gardent la société unie. Grâce aux objets communs (murs, portes, tables, télévisions, etc.), fabriqués par les humains, l'ordre social ne doit pas être perpétuellement renégocié et constamment reconstruit *in situ*. Les non-humains non seulement remplacent et prennent la place des humains – par exemple, le feu de circulation remplace un policier et la porte automatique un chasseur –, mais ils peuvent être considérés comme acteurs à part entière. À partir de la sémiotique structurale de Greimas, Latour et Callon proposent la notion d'« actant » pour se référer à tout acteur, humain ou non humain – Dieu, des scientifiques, des microbes, des coquilles Saint-Jacques, etc. –, qui intervient dans la construction de la société comme réseau hétérogène d'humains et de non-humains. Si on met tranquillement de côté les provocations antihumanistes de Latour, son point de vue au sujet de la matérialisation de la société est pertinent et peut être facilement incorporé à l'analyse sociologique. En fait, il suffit de suivre les réseaux pour voir comment ils font partie et forment des parcelles de plus grands systèmes qui régissent leur structure, déterminant ce qui est possible et ce qui ne l'est pas, permettant de réintégrer la théorie des associations dans le berceau de la théorie sociale matérialiste.

10. Le fait que Latour [2015] ne conteste pas la science du climat, mais s'appuie sur elle pour lancer un SOS à la planète, confirme son réalisme. Gaïa existe vraiment, mais elle est malade et mourante.

3. *La nature et la société sont coconstruites dans et par les réseaux sociotechniques qui associent les humains et les non-humains dans un réseau hétérogène* [Callon et Latour, 1981]. La nature et la société ne sont pas données, mais toujours en construction ; ni l'une ni l'autre n'est une cause, toutes deux sont un résultat et émergent du réseau qui transforme et crée sans interruption la réalité. Mutuellement constitutives l'une de l'autre, la nature et la société sont coproduites et constituées dans et par le réseau hétérogène qui associe des humains et des non-humains. Redéfinissant la sociologie comme science des associations, la sociologie de la traduction analyse comment les micro-acteurs deviennent des macro-acteurs en inscrivant les humains et les non-humains de concert dans un réseau rhizomatique en expansion. À ce moment-là, la sociologie de la science prend un tour politique et la science est analysée comme de la politique faite par d'autres moyens. Les scientifiques naturels (comme Pasteur) qui représentent la nature ou les sociologues (comme Bourdieu) qui représentent la société parlent au nom d'autres et leur donnent une voix. Parlant en leur nom, ils « traduisent » leurs intérêts, les associent à leur projet, les intègrent dans un collectif et composent progressivement le monde comme réseau en expansion parmi d'autres réseaux qui couvrent potentiellement le monde entier. Le problème avec cette théorie alternative de la mondialisation, c'est qu'elle élimine systématiquement les différentiels de pouvoir que les acteurs ont pour changer le monde. Avec son appel à une « ontologie plate » et son déni d'un monde stratifié, elle ramène inévitablement le réel à l'actuel et l'actuel à l'empirique. En raison de ce mouvement, il devient impossible d'analyser le système capitaliste mondial comme un système ayant un centre, une semi-périphérie et une périphérie. Pour Latour, tout est dans le flux et dans le processus. Il n'y a aucun être, seulement un devenir ; aucune structure, seulement des relations ; aucun système, seulement des réseaux ; aucune société, seulement des associations.

Le posthumanisme et le capitalisme tardif

Le posthumanisme constitue la réalisation finale du post-modernisme [Vandenberghe, 2006a]. Quoi que puisse être le

postmodernisme, et quelle que soit la manière dont on veut le définir, il fonctionne toujours par l'effacement d'oppositions binaires. Ayant déconstruit les distinctions entre profondeur et surface, réalité et représentation, ontologie et épistémologie, discours et pouvoir, texte et contexte, il s'attaque à l'opposition entre l'humain et le non-humain comme le dernier bastion du fondationnalisme. Décentrant le sujet, le redéfinissant comme position dans le langage et le dispersant dans une série de discours, la déconstruction avait pour but d'extraire le sujet cartésien du théâtre de la connaissance. Le posthumanisme radicalise l'antihumanisme du poststructuralisme et proclame la « fin de l'exception humaine » [Schaeffer, 2007].

En lieu et place de l'humanisme, il recommande un vitalisme rajeuni. Comme Nietzsche, les posthumanistes tels Deleuze et Latour veulent aller au-delà de l'humain. Pour le réduire, ils le plongent de nouveau dans la vie et l'amènent à devenir ano(r)mal. L'humain n'est pas un être, mais un devenir anonyme qui vient des profondeurs de la vie et est tenu d'y retourner. Les posthumanistes nient l'essence humaine et contestent son existence. En ce qui concerne, il n'y a aucun invariant ontologique qui permette de définir la nature humaine. La distinction entre l'espèce humaine et l'espèce animale est spacieuse. Pour sûr, l'humain est un animal. Génétiquement parlant, humains et animaux font partie du même groupe. S'il n'y avait pas les tabous moraux, la biotechnologie pourrait changer les frontières entre les espèces et fabriquerait un être qui ne serait ni humain ni animal, mais infra, trans ou surhumain. De la même manière, ils affirment que la distinction entre l'homme et la machine est désormais obsolète. Avec les avancées de la cybertechnologie, la machine devient chaque jour plus humaine, alors que l'humain devient plus semblable à une machine intelligente. Nous sommes tous destinés à devenir des « cyborgs ». Étant donné que les posthumanistes ont abandonné l'idée même d'une essence humaine qui puisse être aliénée, la question est de savoir si les nouveaux assemblages sociotechniques doivent être célébrés comme le triomphe de l'esprit sur la matière ou, plus sobrement, être enregistrés comme un simple fait de vie des sociétés de haute technologie.

Dans la philosophie contemporaine et les sciences humaines, nous pouvons distinguer différents courants du posthumanisme. Ils ne sont pas exclusifs et peuvent se mélanger. Ils planent entre un

néovitalisme essayiste et un supermécanisme scientiste. Alors que les néovitalistes comme Latour et Sloterdijk sont joyeux, espiègles et ironiques, les supermécanistes comme Luhmann et Serres sont sévères, sombres et cyniques. D'une manière ou d'une autre, ils retournent tous à Nietzsche et, comme lui, prospèrent sur des provocations.

Le premier courant est éminemment français et relie la monadologie de Leibniz avec le vitalisme de Nietzsche. Fortement influencé par Gabriel Tarde, Gilles Deleuze est, sans aucun doute, la figure centrale derrière nombre d'excursions actuelles dans les assemblages posthumains. L'ontologie du devenir de Deleuze est une ontologie vitaliste des flux palpitants et des courants vibratoires de toutes sortes au niveau moléculaire, qui se mélangent de temps en temps, mais, le plus souvent, bifurquent et vont à leur propre manière, aléatoire. L'ensemble du mouvement est une « chaomose » créatrice dans laquelle tous les mondes compossibles sont actualisés et adviennent à l'existence en même temps. L'anarcho-communiste Antonio Negri, l'anthropo-sociologue Bruno Latour et l'ethnologue perspectiviste Eduardo Viveiros de Castro, trois deleuziens, sont sans doute les représentants les plus connus du néovitalisme dans la théorie sociale contemporaine.

En Allemagne, où la *Lebensphilosophie* et son irrationalisme ont été délégitimés par l'histoire, la connexion nietzschéenne passe par Heidegger et, parfois, aussi Derrida. À la frontière entre la philosophie, la littérature et les études sur les médias, la *Medienphilosophie* [Hartmann, 2002] a émergé en tant que nouveau champ de réflexion et de spéculation sur les diverses médiations et médiologies de la pensée, du langage et de l'écriture à la télévision et aux nouveaux médias numériques. Des différents auteurs associés à la nouvelle interdisciplinarité (Kittler, Sandbothe, Vogel, etc.), Peter Sloterdijk, le talentueux et prolifique auteur est le plus exubérant et le plus bruyant. Dans un essai provocateur sur la *Lettre sur l'humanisme* de Heidegger qui a déclenché une violente polémique par procuration avec Habermas dans l'hebdomadaire *Die Zeit*, Sloterdijk [1999] a proposé que, avec la fin de l'âge de l'écriture, la domestication, la culture et l'élevage (*Züchtung*) de l'animal humain ne se réalisent plus par l'intermédiaire de l'écriture, mais par d'autres anthropotechniques de sélection, plus puissantes, dont la biotechnologie.

Ailleurs, la cybernétique, l'étude scientifique « du contrôle et de la communication dans l'animal et la machine » (Wiener), s'est transformée en une science des systèmes complexes auto-organisés. Par l'incorporation de nouveaux développements en mathématiques, physique, biologie et en informatique, etc., la cybernétique est maintenant également appliquée aux sciences humaines. Des concepts tels que la complexité, la fluidité, l'autopoïèse, les fractals et le chaos sont devenus à la mode, non seulement parmi les managers, mais également parmi les sociologues et les économistes. Bien que la théorie de la complexité ne soit pas nécessairement incompatible avec l'humanisme – voir l'*Écologie de l'esprit* de Gregory Bateson, le travail multivolume sur la *Méthode* d'Edgar Morin et la perspective morphogénétique de Margaret Archer –, la conceptualisation des sociétés en tant que systèmes autorégulateurs tend à éliminer le sujet humain ou, ce qui revient au même, à l'incorporer comme partie intégrante du fonctionnement des systèmes. La théorie des systèmes de Niklas Luhmann, qui a assimilé la totalité de la cybernétique dans son œuvre, est posthumaniste de part en part : les humains ne font pas partie intégrante du système. Seules les communications en font partie. Les humains appartiennent à l'environnement. Ils ne communiquent pas. Seules les communications communiquent.

Si le posthumanisme n'était qu'une mode passagère, ce ne serait guère préoccupant. Comme les installations dans les expositions d'art contemporain, il fournirait un miroir à la société. Le problème n'est pas avec la technologie en tant que telle, mais avec la manière dont les bio, cyber et nanotechnologies sont couplées et liées au capitalisme postindustriel. L'âge de la science pure est terminé [Pestre, 2003]. De nos jours, toutes les sciences dures sont des sciences appliquées qui suivent le dénommé « mode 2 » de la production de la connaissance, pragmatique et axé sur la résolution de problèmes. Les entreprises sont entrées dans l'université et commanditent la R&D (Recherche et Développement). Le concept de « techno-sciences » a été inventé pour indiquer que les sciences sont désormais, avant conception, conçues comme sciences appliquées. La grande science est du *big business*. Dans cette perspective de transformation technologique et de marchandisation industrielle de la vie, le posthumanisme n'est pas un jeu d'enfant.

Ce que les philosophes décoratifs déconstruisent dans la théorie, les techno-sciences le reconstruisent dans la pratique.

Références bibliographiques

- ARCHER Margaret, VANDENBERGHE Frédéric (dir.), 2018 (à paraître), *Le Réalisme critique. Une ontologie pour la sociologie*, Le Bord de l'eau, Lormont.
- BOLTANSKI Luc, CHIAPPELLO Ève, 1999, *Le Nouvel Esprit du capitalisme*, Gallimard, Paris.
- BOLTANSKI Luc, HONNETH Axel, 2009, « Soziologie der Kritik oder Kritische Theorie ? Ein Gespräch mit Robin Celikates », in JAEGLI Rahel, WESCHE Tilo (dir.), *Was ist Kritik ?*, Suhrkamp, Francfort, p. 81-114.
- BLOOR David, 1976, *Knowledge and Social Imagery*, Routledge, Londres.
- BURAWOY Michael, 2015, « Travelling theory », *Open Democracy*, <<https://opendemocracy.net/michael-burawoy/travelling-theory>>, 21 mars.
- BUTLER Judith, 2005, *Giving an Account of Oneself*, Fordham University, New York.
- CAILLÉ Alain, VANDENBERGHE Frédéric, 2016, *Pour une nouvelle sociologie classique*, Le Bord de l'eau, Lormont.
- CALLON Michel, LATOUR Bruno, 1981, « Unscrewing the big Leviathan ; or how actors macrostructure reality, and how sociologists help them to do so », in KNORR-CETINA Karen, CICOUREL Aaron (dir.), *Advances in Social Theory and Methodology*, Routledge, Londres, p. 277-303.
- CONNELL Raewyn, 2007, *Southern Theory. The Global Dynamics of Knowledge in Social Science*, Polity Press, Cambridge.
- CONNOR Steven, 1989, *Postmodernist Culture. An Introduction to Theories of the Contemporary*, Blackwell, Oxford.
- CUSSET François, 2005, *French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze et Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, La Découverte, Paris.
- EDWARDS Derek, ASHMORE Malcolm, POTTER Jonathan, 1995, « Death and furniture : the rhetoric, politics and theology of bottom line arguments against relativism », *History of the Human Sciences*, vol. 8, n° 2, p. 25-49.
- FRÈRE Bruno, 2014, *Le Tournant de la théorie critique*, Desclée de Brouwer, Paris.
- GRINT Keith, WOOLGAR Steve, 1992, *The Machine at Work. Technology, Work and Organization*, Polity Press, Cambridge.
- HARTMANN Frank, 2002, « Medienphilosophische Theorien », in WEBER Stefan (dir.), *Medien- und Kommunikationstheorien. Paradigmen, Theoriespektrum, Komparatistik*, UVK, Constance, p. 290-320.

- HONNETH Axel, 2000, *Das Andere der Gerechtigkeit. Aufsätze zur praktischen Philosophie*, Suhrkamp, Francfort.
- HOY David C., MCCARTHY Thomas, 1994, *Critical Theory*, Blackwell, Oxford.
- LACLAU Ernest, MOUFFE Chantal, 1985, *Hegemony and Socialist Strategy*, Verso, Londres.
- LATOUR Bruno, 2015, *Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique*, La Découverte, Paris.
- 2010, *Cogitamus. Six lettres sur les humanités scientifiques*, La Découverte, Paris.
- 1994, « Une sociologie sans objet ? Note théorique sur l'interobjectivité », *Sociologie du travail*, vol. 36, n° 4, p. 587-604.
- 1984, « Les "vues" de l'esprit », *Culture technique*, n° 14, p. 4-29.
- LYNCH Michael, 1993, *Scientific Practice and Ordinary Action : Ethnomethodology and Social Studies of Science*, Cambridge University Press, Cambridge.
- LYOTARD Jean-François, 1979, *La Condition postmoderne*, Minuit, Paris.
- MANNHEIM Karl, 1974, *Ideology and Utopia. An Introduction to the Sociology of Knowledge*, Routledge, Londres.
- PESTRE Dominique, 2003, *Science, argent et politique*, INRA Éditions, Paris.
- PICKERING Andrew, 1992, *Science as Practice and Culture*, Chicago University Press, Chicago.
- ROJEK Chris, TURNER Bryan S., 2001, « Decorative sociology : towards a critique of the cultural », *Sociological Review*, vol. 48, n° 4, p. 629-648.
- ROSA Hartmut, 2016, *Resonanz. Eine Soziologie der Weltbeherrschung*, Suhrkamp, Berlin.
- SCHAEFFER Jean-Marie, 2007, *La Fin de l'exception humaine*, Gallimard, Paris.
- SLOTERDIJK Peter, 1999, *Regeln für den Menschenpark. Ein Antwortschreiben zu Heideggers Brief über den Humanismus*, Suhrkamp, Francfort.
- SUBALTERN STUDIES COLLECTIVE, 1999, *Subaltern Studies. Writings on South Asian History and Society*, 10 volumes, Oxford University Press, New Delhi.
- VANDEBERGHE Frédéric, 2006a, *Complexités du posthumanisme. Trois essais dialectiques sur la sociologie de Bruno Latour*, L'Harmattan, Paris.
- 2006b, « L'aférotologie et le décalogue de la déconstruction », *X-Alta*, n° 9, p. 195-206.